

Rita Letendre
Énergie et luminosité

Marguerite Andersen

Numéro 122, printemps 2004

L'art au féminin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40894ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andersen, M. (2004). Rita Letendre : énergie et luminosité. *Liaison*, (122), 8–10.

Rita Letendre :

ÉNERGIE ET LUMINOSITÉ

Marguerite ANDERSEN

L'ARTISTE AFFIRME en 1997 : « Je ne suis ni métisse, ni noire, ni artiste femme, ni une sauvage, ni une Québécoise, ni une Ontarienne, ni quoi que ce soit de si réductionniste. Je suis moi-même, Rita Letendre. »

Il est vrai qu'elle est née au Québec, dans une famille pauvre, que sa mère était d'ascendance abénaquise, qu'elle a vécu aux États-Unis, en Italie, en France et en Israël, qu'elle s'est établie à Toronto en 1963, mais, dans ce court article, peu importe son parcours géographique, ce qui importe, ce sont les émotions et les pensées qui habitent son travail, ses œuvres qui lui ont valu jusqu'à maintenant près de cent expositions particulières, autant d'expositions de groupe (Canada, États-Unis, France, Angleterre, Italie, Israël) et, fin 2003, une rétrospective au Musée national des beaux-arts du Québec qui possède d'ailleurs cent vingt œuvres signées R. Letendre, allant de 1948 à 2000.

J'aurais dû la rencontrer il y a trente ans, quand je suis arrivée en Ontario. Toujours timide devant les « Grands » et les « Grandes », je ne l'ai pas fait et je le regrette, parce que Rita Letendre va en 2004 déménager à Montréal, pour être plus proche de sa famille. Je suis allée la voir dans sa maison de la rue Sherbourne (à Toronto), belle grande bâtisse des années 1900, qu'elle a rénovée avec son mari, le sculpteur israélien Kosso Eloul, et pour laquelle elle a fabriqué elle-même des meubles selon des méthodes d'ébénisterie traditionnelles. Hauts plafonds, escaliers suspendus, chiens, oiseaux, poissons, orchidées, un atelier au fond du jardin. Tableaux et sculptures.

Enfance : une grave blessure au doigt lui vaut quelques années paisibles à la campagne, auprès d'une grand-mère bien-aimée. Puis c'est l'école, première stimulation intellectuelle, mais où elle doit se battre avec des élèves racistes. Adolescence : la découverte de la bibliothèque publique, des livres d'art : Rembrandt, Van Gogh, Vermeer, da Vinci... À quatorze ans, elle est forcée d'abandonner les études pour prendre soin de ses six frères et sœurs pendant que ses parents sont au travail.

Elle quitte bientôt la maison familiale, donne à l'âge de vingt ans naissance à un fils qu'elle élèvera seule et avec l'aide de sa mère. Elle devient caissière dans un petit restaurant de Montréal, y dessine des portraits d'habitues. Un client la convainc de s'inscrire à l'École des beaux-arts. Elle gagne des prix, obtient des bourses, accumule pendant une année des connaissances. Elle dessine des blasons pour des manteaux d'homme, travaille comme typographe, prend des photos pour Radio-Canada.

En 1950, rencontre avec les automatistes ! Elle reconnaît encore aujourd'hui ce qu'elle doit à l'enseignement de Borduas. Elle peint, expose avec les automatistes. Elle vend cinq tableaux à 15 \$ chaque.

Influencée par la peinture de Mondrian, elle délaisse l'approche instinctuelle des automatistes et se tourne vers les formes géométriques. Elle est membre de l'Association des artistes non-figuratifs de Montréal, expose avec eux. La critique la remarque.

En 1960 elle remporte un prix remis en mémoire de Rodolphe de Repentigny, 300 \$, avec lesquels elle achètera des tubes de couleurs. Jusque-là, ses œuvres paraissaient pâles, parce que la peinture blanche était meilleur marché... En automne 1961, elle vend plus de 50 tableaux, c'est un record de vente ; elle va commencer à vivre entièrement de son art. Vers 1973, quelqu'un lui a dit « Eh ! tu peins comme

un homme ! » L'insulte la fait grimper dans les rideaux !

Ses outils : pinceau, crayon, spatule, couteau, la main – l'aérographe découvert en 1970 – abandonnée en 1998. Elle produit fusains, gouaches, encres, pastels, eaux-fortes, sérigraphies, lithographies, huiles... À l'acrylique elle ajoutera de la poudre métallique, de la nacre pulvérisée pour faire vibrer davantage les couleurs. Vous voyez une peinture de Rita Letendre : la couleur vous saute aux yeux. Et fermez parfois vos yeux ; à l'intérieur de vous-même vous retrouverez les couleurs, l'énergie lumineuse de l'artiste.

La flèche, griffe du *hard-edge* que pratique Letendre après avoir vu et étudié Franz Klein, découvert en





MON CŒUR EST UNE PIERRE DE DOULEUR ET DE FEU, HUILE SUR TOILE, 2000, 137 X 152,5 CM

KYRIE, 2000, HUILE SUR TOILE, 274,5 X 152,5 CM



feuilleterant *Vogue*, où un tableau du peintre figure comme toile de fond. Cette flèche restera avec elle de 1964 à 1980, que ce soit dans ses tableaux ou ses immenses murales, pour laisser la place à des lignes d'horizon instables sous un ciel changeant.

Habitée par la géographie canadienne avec ses vastes ciels, ses aurores boréales, par des émotions disciplinées par une philosophie zen, elle maîtrise et méprise le figuratif, qui pour elle est une béquille. Ça l'agace quand les gens cherchent à interpréter son travail. Selon Rita Letendre, la vie est plus que ce que nous voyons.

Dans ses tableaux, il y a mouvement et fusion, rencontre des masses, des couleurs, des éléments et des émotions. Doux et lyrique comme *Arctic Sun/Soleil arctique* (1990), incendiaire comme *Un orage de feu* (1999), perturbant comme *Angoisse*, de dimension bien plus petite (2001), méditatif comme *Mon cœur est une pierre de douleur et de feu* (2000) où les couleurs semblent aller vers le bas, dans un mouvement d'abandon, et ce glorieux *Kyrie* (2000) qui s'élève sans hésitation : les tableaux de Rita Letendre se font l'écho des émotions humaines. ■

